

Le Sténographe Canadien

Vol. XIX.

MONTREAL, MARS 1903.

No 1.

A NOS LECTEURS.— Nous avons annoncé que notre numéro de mars serait un numéro spécial ; pour des raisons absolument indépendantes de notre volonté, nous sommes obligés de remettre au mois d'AVRIL la publication du dit NUMERO SPECIAL.

L'ESPERANTO

Le Sténographe Canadien jusqu'ici est resté spectateur impassible de la lutte vraiment homérique se faisant autour de la question de la langue internationale. Nous en avons suivi toutes les péripéties avec un très vif intérêt.

Ce n'est pas que la question nous laissât indifférents, certes non, mais nous voulions fournir aux promoteurs de l'adoption d'une langue internationale, l'occasion de développer leur thèse, de soumettre leur proposition et les arguments à l'appui. Et, comme toute innovation doit nécessairement rencontrer de la résistance, nous avons préféré entendre les objections à l'encontre de cette proposition, afin de pouvoir nous prononcer, après avoir délibéré sur les plaidoyers soumis de part et d'autre.

Nous commençons aujourd'hui une étude impartiale, et documentée de ce problème, et si, de cette étude il ressort évidemment quelle conduite un journal humanitaire, progressiste, chrétien et patriote, comme l'est le *Sténographe Canadien* doit tenir; si cette conduite nous est tracée d'une façon indiscutable, nous déclarons dès maintenant que nous n'hésiterons pas un seul instant à adopter telle ligne de conduite, quelles qu'en soient les conséquences.

Pour la lucidité de cette étude, nous diviserons notre travail en quatre parties.

1. Quelle est la proposition soumise.
- 2.

Quels en seraient les résultats au point de vue (a) de l'humanité, (b) de la religion (c) des canadiens-français et (d) enfin de chaque individu en particulier.

I

De quoi s'agit-il? Car enfin, avant de discuter le pour et le contre d'une question, il importe avant tout de savoir quelle est la proposition soumise.

"Supposons un instant, dit M. Léon Bollack, un langage auxiliaire adopté universellement. Chaque peuple garde son idiome national. Pour s'entendre avec toutes les autres nations, il suffit de connaître une langue seconde, que les Anglais appelleraient "general interpreter" (interprète pour tous lieux,) et, que d'une manière concise, on peut dénommer *la deuxième pour tous*."

Michel Bréal, dit: "Il ne s'agit pas de déposséder personne, mais d'avoir une langue auxiliaire commune, c'est-à-dire, à côté et en sus du parler indigène et national, un commun truchement volontairement et unanimement accepté par toutes les nations civilisées du globe."

Et M. Chapellier: "En premier lieu, le qualificatif "universel" dont on se sert habituellement, me semble mal choisi... Je préfère celui plus modeste et plus vrai d'international."

Et M. de Beaufront: "La langue internationale doit être l'idiome neutre faci-